

ÉTAT DE VEILLE

Intimités numériques - Journal de création
DIANE POITRAS

Vigile : « En termes de Marine, [...] Être attentif au péril. »

Dictionnaire de L'Académie française, 8e Edition (1932-5)

Parmi les nombreuses pistes ouvertes par le groupe de recherche autour de cette relation croissante entre travail et intimité (c'était avant la pandémie qui a encore accéléré le processus), nous avons décidé d'approfondir ce phénomène que nous appelions alors les « travailleurs de l'ombre ». À l'emploi des grandes entreprises technologiques, ces individus effectuent, à partir de leur domicile, des tâches parcellarisées à l'extrême et dont ils ne saisissent pas dans quel ensemble elles se situent. Pour nous, ce type d'emploi évoquait notamment le retour de la rémunération à la pièce. Il a cependant la particularité très contemporaine de mobiliser des foules de personnes (*crowd sourcing*), disséminées à travers le monde, qui exécutent leur travail à partir de leur ordinateur personnel. Un modèle aussi appelé *mechanical turk*.

Je confiais aux collègues que je souhaitais mener, avec certains de ces travailleurs, des entretiens qui seraient ensuite interprétés, en voix hors champ, par des comédiens professionnels ou non. Cette stratégie aurait permis de s'appuyer sur des expériences vécues tout en préservant l'anonymat des témoins.

Suite à une chaîne de contacts, il a été possible pour un membre du groupe d'avoir un échange avec une personne qui exerce ce genre de métier. Sous couvert d'anonymat, celle-ci corrobore les faits, mais refuse de témoigner. Elle a, dit-elle, signé un contrat l'engageant à ne pas identifier son employeur

et à ne pas divulguer ses conditions de travail. Lorsqu'on lui demande si elle accepterait de rencontrer une documentariste du groupe sans caméra et avec garantie d'anonymat, elle cesse de répondre à tout courriel.

Étonnée par le poids de la menace qui pèse sur ces employés, je comprends maintenant qu'il sera extrêmement difficile de recueillir de tels témoignages. Adieu donc, l'idée de construire un récit avec des commentaires hors champ!

À la réunion suivante, Joëlle, une membre du groupe, nous apprend qu'elle a repéré, sur le web, un forum où des employés d'une telle compagnie discutent de manière anonyme de leurs conditions de travail. Si plusieurs apprécient la flexibilité du travail à la maison, plusieurs vivent difficilement l'isolement car ils ont peu de contacts humains, soit avec l'employeur, soit avec d'autres travailleurs. Sans compter que ce modèle constitue une manière de justifier le maintien (ou le retour) des femmes à la maison. « Great Jobs for Stay at Home Moms! »

Puis, un co-chercheur, André, nous signale un podcast diffusé sur Radiolab, *Post no Evil*¹ qui traite de la modération de contenu sur Facebook. Le travail de ces modérateurs et modératrices est organisé selon le même modèle de *crowd sourcing* qu'on a vu précédemment, sauf que la matière qu'il-elles doivent traiter en ligne diffère considérablement. En effet, d'une part leur situation s'apparente à celle des travailleurs de l'ombre affectés à des micro-tâches et d'autre part, elle s'en distingue par la spécificité des conditions reliés à leur emploi, soit l'exposition constante à des scènes de violence et d'horreur.

Puis, nous visionnons le film *The Cleaners*² portant sur le même sujet. Très riche sur le plan des témoignages qu'il présente, le film reconstitue principalement des situations de travail dans des immeubles à bureaux où les employés sont isolés les uns des autres par des cloisons. Sachant qu'un grand nombre³ d'entre eux-elles travaillent depuis leur domicile, il m'apparaissait que ces contrats, effectués à la maison⁴, sont doublement intrusifs. D'abord, les travailleurs sont bombardés d'images d'une extrême cruauté dont plusieurs reste-

ront imprimées dans leur esprit au point parfois d'atteindre leur santé mentale. De plus, leurs tâches sont exécutées dans leur milieu de vie intime : à la table de cuisine, à un bureau improvisé dans une pièce de séjour, dans la chambre à coucher, dans un espace où ce travail s'entremêle aux tâches domestiques, au soin des enfants, etc. Dès lors, la modération des réseaux sociaux représentait un enjeu crucial du point de vue de l'intimité. Et une question lancinante commençait à me tenailler : comment ces veilleuses du web peuvent-elles prendre de la distance, et se libérer l'esprit? Je ne suis pas sûre qu'il existe une réponse à cette question. Mais celle-ci allait me conduire à un choix esthétique sur lequel je ne reviendrais pas.

Il m'est en effet apparu que le moyen le plus approprié de rendre compte de cette réalité passait par une reconstitution. Une mise en scène qui tenterait de faire ressentir le caractère invasif d'une activité aliénante, et cela jusque dans ce qui devrait constituer un espace protecteur, à l'abri des assauts du monde. Un des effets du télétravail, comme l'expriment les employés eux-mêmes, c'est précisément le sentiment de ne plus avoir un espace à soi, qui ne soit pas pollué par les impératifs de ceux qui formatent leurs tâches. « Work is organized against the worker »⁵. Et comme une proportion élevée de ces travailleurs sont des femmes, le principal protagoniste du film serait une femme.

Il n'était pas question de montrer les images sur l'écran de l'ordinateur. D'abord, elles ne sont pas accessibles et, le seraient-elles, que le film refuserait d'ajouter de l'horreur à l'horreur. Ce serait une forme de voyeurisme indéfendable. Pour contourner l'absence d'images tout en suggérant leur puissante nocivité, il fallait créer une narrativité reposant à la fois sur une construction sonore élaborée et un traitement visuel qui montre le caractère toxique de ces images.

Consciente de la puissance au cinéma de l'espace sonore lorsque celui-ci se déploie librement, il devenait plus intéressant de suggérer la violence sans la montrer, et sans chercher la description précise. Aussi, la construction de la bande sonore est alors devenue extrêmement importante. Dans un film précédent, *Nuits* (2014) j'avais déjà expérimenté avec une approche du son délié de

l'image en collaboration avec le monteur sonore Simon Gervais. Je me suis donc tournée vers lui pour créer de toutes pièces un environnement sonore.

Il était aussi possible de suggérer le caractère invasif de ces scènes en faisant apparaître leur reflet sur le visage de la modératrice. Comme la matérialisation d'une obsession en train de se former dans son esprit. Puis, avec l'intensité croissante de la violence des scènes qui défilent devant elle, j'ai voulu donner l'impression que les images sortent de l'écran et viennent envahir tout l'espace physique, s'imprimant sur les murs et sur les objets du quotidien. Un phénomène « immersif » au point où les bruits et les images de l'environnement intime, de même que les sons qui résonnent dans la tête de la femme s'entremêlent avec la fureur du monde.

Alors que je réfléchissais à ce film, les grands médias ont commencé à diffuser des reportages sur cet esclavage contemporain. Atterrée, j'ai pensé que le sujet était « brûlé ». Dans plusieurs mois, pensais-je, lorsque le film sortira, tout le monde en aura entendu parler, il ne sera plus d'actualité. Un tel réflexe montre à quel point, nous sommes sensibles à l'amalgame documentaire, journalisme et information. Cette réaction est d'autant plus ironique que dans les cours cinéma documentaire que je donne à l'UQAM, j'insiste auprès des étudiants sur la différence entre l'approche informative qui est celle du journalisme et l'approche propre au documentaire de création. Je savais bien que plutôt que d'expliquer une réalité, *État de veille* devait tenter d'imaginer l'expérience vécue par les modérateurs et modératrices. Dans le documentaire cité plus haut⁶, certains-es de ces modérateurs et modératrices témoignent de l'épuisement mental, des états dépressifs, des pensées suicidaires (qui mènent parfois au passage à l'acte) dans lesquels les jettent l'exposition prolongée à tout ce que l'humanité peut imaginer de cruauté extrême. Le projet de film consistait alors à évoquer les effets de ces horreurs d'une intensité indicible sans chercher à les expliquer.

Pendant le montage du film, j'ai pensé à cette scène de *thérapie* dans le film de Stanley Kubrick, *Orange mécanique* (1971). On écarquille et maintient de force ouvertes les paupières d'un jeune et dangereux criminel afin de l'obli-

ger à regarder des images de violence. Ceci en lui injectant une drogue dont la douleur sera désormais associée à ces images. Le récit du film de Kubrick se veut la métaphore d'une société violente dont les images ont le pouvoir d'anéantir même un criminel endurci. Quant au traitement qui lui est infligé, il pose le problème éthique du libre arbitre bafoué par les appareils d'état tentés par le totalitarisme. Cinquante ans après la sortie du film, on constate que les rôles sont inversés : des personnes qui n'ont commis aucun crime sont condamnées à garder les yeux ouverts devant des images d'une cruauté inouïe produites par ceux-là mêmes qu'on tentait de réhabiliter dans le film de Kubrick.

Ce retour à cette vision dystopique d'il y a cinquante ans permet de relever deux transformations importantes sur le plan de l'intimité. D'une part, le totalitarisme évoqué dans le film de Kubrick s'est déplacé. Les veilleurs et veilleuses contemporains ne sont pas violentés-es par un appareil d'état (police, système juridique), mais plutôt par l'ultra-libéralisme qui permet un détournement de l'espace public où la seule sanction à la publication de gestes haineux, racistes, machistes, homophobes, infanticides (pour ne nommer que ceux-là) consiste à se voir privé de visibilité.

D'autre part, l'espace intime des modérateurs et modératrices est non seulement violé, mais il se trouve aussi perverti. L'intimité devrait être un moment et un espace essentiel où reprendre son souffle, prendre du recul et réfléchir. Or, pour les veilleurs et veilleuses l'espace intime devient une prison bruyante où ils-elles se retrouvent seuls-es, sans possibilité d'échange avec des collègues, autant sur le contenu de leurs tâches que sur les conditions dans lesquelles il-elles doivent l'exercer.

NOTES

1. <https://www.wnycstudios.org/podcasts/radiolab/articles/post-no-evil>
2. *The Cleaners*, Hans Block et Morritzs Reisewieck, Gebruederbeetz film production, Arte, BBC 2018
3. 16.000 en 2018 source : *Post No Evil*
4. Un modèle qui a dû devenir dominant avec la pandémie.
5. Tiré du site de la New School, cité dans Stiegler, *La société automatique*, note 25
6. *The Cleaners*, Hans Block et Morritzs Reisewieck, Gebruederbeetz film production, Arte, BBC 2018